



Créateurs
de culture



Un refuge pour les artistes en exil

À Paris, ateliers de peinture, studios de répétition et salles de danse ont été improvisés dans un ancien bâtiment administratif : L'Atelier des artistes en exil permet aux artistes migrants de poursuivre ou reprendre leur pratique tout en bénéficiant de cours de langue, d'un accompagnement juridico-social et d'une initiation au paysage culturel professionnel français.

Texte : Sandra Mignot - Photos : Jérôme Derigny, collectif Argos

« J'ai pas volé, j'ai pas tué, regardez mon plat du jour, je vous le jure, ça fait pitié. L'esclavage n'est pas fini, si tu me crois pas, viens en Libye, on te fait travailler du matin au soir », chante Yacouba aux côtés d'un percussionniste, d'une choriste et d'un guitariste. Dans la salle d'un ancien centre de formation de La Poste, dans le 18^e arrondissement parisien, le chanteur originaire de Côte d'Ivoire explique aux musiciens : « Comme c'est une chanson qui fait pitié, on doit sentir l'émotion dans vos voix. » Car demain, tous les quatre enregistreront ce morceau dans un clip.

Yacouba - Yakuza Gomany de son nom de scène - est l'un des usagers de L'Atelier des artistes en exil. Aujourd'hui âgé de 38 ans, il a quitté son pays en 2010, un BTS en informatique industrielle et maintenance en poche, pour partir travailler en Libye, d'où les bouleversements liés au Printemps arabe l'ont rapidement chassé vers la Tunisie, puis vers l'Europe. C'est au cours de ces déplacements forcés et de ses années en camp de réfugiés que la musique s'est imposée à lui. À son image, aujourd'hui, quelque cent soixante artistes exilés fréquentent l'atelier parisien né de l'engagement d'anciens membres de l'association Confluences¹.

« Nous nous sommes posé la question des artistes réfugiés dès septembre 2015, rappelle Judith Depaule. » Cofondatrice et directrice de L'Atelier des artistes en exil, cette metteuse en scène était auparavant à la tête de Confluences avec Ariel Cypel, directeur de théâtre. « Nous avons lancé un appel à l'ouverture des lieux culturels franciliens et accueilli jusqu'à six artistes qui vivaient dans nos locaux et que nous accompagnions dans leur insertion, avant

de créer le festival Péril(s)². » Alors que Confluences périclité, fin 2016, tous deux créent une nouvelle association pour développer le travail auprès des artistes en exil. « Nous avons enquêté pour évaluer si la profession nous suivrait dans cet engagement, puis Emmaüs Solidarité nous a proposé ces locaux provisoires, où nous sommes hébergés gratuitement au moins jusqu'en décembre 2018. »

Après s'être assuré du soutien - notamment financier - du ministère de la Culture et de la mairie de Paris, le projet prend son envol et L'Atelier des artistes en exil ouvre ses portes en septembre 2017. Sur tout un étage d'un bâtiment anonyme en béton, 1000 m² de salles ont été transformés en bureaux, salles de

Deux stagiaires tiennent l'accueil de L'Atelier.





◀ Judith Depaule, directrice, discute avec le groupe de Yacouba Konate – Yakuza Gomany de son nom de scène (en pull noir sur la photo).

musique, salles de danse, ateliers de peinture, salles de montage... où les artistes peuvent venir développer leur pratique. « Le lieu est ouvert à tous les artistes, quelle que soit leur discipline, dans la limite des dix ans de présence sur le territoire, parce que c'est le délai permettant la naturalisation », résume Judith Depaule. Rammah Alnabwani, 25 ans, y a installé ses toiles dans un espace qu'il partage avec trois autres plasticiens. Mais cet après-midi-là, le jeune peintre – arrivé de Syrie il y a trois ans et demi – est en train de travailler sur la lettre de motivation qu'il doit joindre à son dossier de demande d'inscription aux Beaux-Arts, sous le regard de Morann Binet, l'une des deux coordinatrices de projet des Ateliers.

« Je retrouve la joie de vivre »

Après avoir souscrit une adhésion symbolique d'un euro, chaque nouvel arrivant réalise d'abord avec Ariel Cypel ou Judith Depaule un point sur sa situation administrative. « Il s'agit de voir si la personne a besoin d'être orientée vers un juriste, si elle possède un référent social, explique la cofondatrice. Si nécessaire, on la dirige vers les services compétents. » L'Atelier possède déjà une permanence juridique qui permet d'accompagner les demandeurs d'asile dans leurs démarches et de les préparer aux entretiens de l'Ofpra [Office français de protection des réfugiés et apatrides] ou de la CNDA [Cour nationale du droit d'asile]. « Il peut être vraiment difficile de justifier sa situation personnelle quand on vient d'un pays dit "sûr", observe Judith Depaule. Dans certains d'entre eux, le simple fait d'être artiste est une mise en danger. » Samer Salameh, réalisateur syrien qui a dû quitter son pays après avoir réalisé plusieurs films³ sur son quartier dévasté de Damas, ou Kubra Khademi, artiste afghane, qui avait traversé

le centre de Kaboul vêtue d'une cuirasse en étain pour dénoncer le harcèlement des femmes dans la rue, ne démentiront pas.

Après la situation administrative, c'est le parcours artistique qui est examiné. « Nous nous intéressons à ce qu'ont fait les personnes avant d'arriver en France, poursuit Judith Depaule, voyons si elles ont poursuivi des études ou pas – non que cela soit garant de leur qualité d'artiste, mais plutôt pour évaluer où elles en sont de leur projet artistique et de leur éventuel besoin de formation. » L'Atelier accueille aussi bien les artistes qui veulent vivre de leur pratique que des artistes amateurs ou en devenir. À l'image de Mamadou Diallo, un comédien de 28 ans originaire de Guinée qui attend que sa demande d'asile soit examinée. « En attendant, je viens ici, j'y retrouve la joie de vivre, explique-t-il. Quand j'arrive, je frappe à toutes les portes pour voir qui est là et ce que je peux faire avec lui. » Une ressource essentielle pour ceux qui n'ont pas encore d'autorisation de travailler en France, et flirtent régulièrement avec la déprime.

Dans le studio où répètent Yacouba et son groupe, Marianne Schiltz fait une incursion, appareil photo en main. La jeune chanteuse française est aussi adhérente de L'Atelier. Marianne y a rencontré Gandhi Adam, Nabil Saleha, Nourredine et d'autres musiciens avec lesquels elle répète régulièrement désormais. « Je viens ici pour travailler, progresser, apprendre, car les choses ne vont pas que dans un sens, c'est un véritable échange, nous avons à apprendre les uns des autres, résume-t-elle. Nous avons déjà pu donner un concert ensemble en décembre dernier au MC93 et j'espère qu'on va pouvoir lancer un crowdfunding pour enregistrer quelques titres. »

Rammah Alnabwani, peintre, prépare le concours des Beaux-Arts. Il écrit son texte de motivation avec l'aide de Morann, coordinatrice de L'Atelier des artistes en exil.



Rammah Alnabwani dans son atelier, partagé avec quatre autres peintres.



Ouvrir des portes

Au-delà de la pratique artistique au quotidien, L'Atelier permet l'élaboration de passerelles officielles avec différents acteurs de l'univers culturel français utiles à ceux qui souhaitent se professionnaliser. Le partenariat avec plusieurs structures de formation permet notamment à des artistes de s'inscrire aux Beaux-Arts, aux Ateliers du Carrousel, à l'École nationale supérieure des arts décoratifs, voire à Sciences Po, dans des écoles d'ingénieurs ou à l'École normale supérieure. Ainsi Rammah suit actuellement des cours d'histoire de l'art à la Sorbonne et des enseignements techniques aux Beaux-Arts. « À l'université, c'est encore un peu difficile de suivre en français, mais aux Beaux-Arts, je retrouve une énergie, l'envie de travailler avec les autres élèves », s'enthousiasme-t-il. Des bourses peuvent également être attribuées : via le fonds de dotation Porosus, créé par la famille Lacoste, ou le programme de résidence AMARRE, accueil en Résidence d'Artistes Réfugié.es ou en Exil en Méditerranée, initié par le collectif Kahraba/Hammana Artist House et soutenu par le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères.

L'accompagnement de l'équipe facilite enfin la présentation de candidatures à des résidences d'artistes, la participation à des festivals ou la réponse à des appels à projets. « Nous avons ainsi une danseuse qui sera programmée dans le cadre du Printemps de la danse arabe à l'IMA [Institut du monde arabe] », note Judith Depaule. Et une quinzaine d'artistes sont

actuellement exposés dans les vitrines du Palais-Royal⁴, à l'initiative du ministère de la Culture. « Il y a une vraie demande, un réel intérêt pour ces artistes, souligne Judith Depaule. Les programmateurs ont besoin d'eux. » L'initiative suscite également un engouement plus large puisque de nombreux bénévoles se présentent jour après jour pour proposer ateliers et activités diverses aux exilés. Avec eux, l'association travaille même à la constitution d'une école d'apprentissage du français par l'art... « Je crois que beaucoup de gens sont choqués par la situation faite à ces personnes, elles veulent aider et cherchent désespérément comment s'engager », conclut Judith Depaule. ■

¹ Confluences était un centre culturel réunissant un théâtre, une galerie d'exposition et des salles de répétition, basé dans le 20^e arrondissement parisien, dont la programmation s'organisait autour du spectacle, du documentaire, de l'exposition photographique et des arts numériques.

² Du 11 au 18 février 2016, la première semaine du festival Péril(s) était consacrée à la création contemporaine syrienne : spectacles, projections, concerts, lectures, performances et rencontres.

³ Le dernier, terminé en France, est intitulé *194, nous, enfants du camp* et a été diffusé en avant-première au festival international de cinéma de Nyon, Visions du Réel, en 2017.

⁴ « Les vitrines de L'Atelier des artistes en exil » - 5 rue de Valois 75001 Paris - exposition jusqu'au 15 juin 2018.



Soumaila Tounkara, danseur.